

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 26 JUIN, 1879.

No. 44

## L'HONNÊTE HOMME.

“ J'entendais ce matin mon père causer avec le capitaine (c'est un jeune homme fort instruit, qui, par une injustice, s'est vu privé, dans la marine, d'un grade auquel il avait droit, et au-devant des services duquel mon père s'est empressé d'aller). Il rendait compte de tous les approvisionnements dont mon père lui avait indiqué la liste et laissé la surveillance, et vous ne pourriez vous figurer, Emile : jusqu'où mon père a poussé la prévoyance : des bestiaux vivants, des volailles, des légumes que l'on cultivera sur le vaisseau même, des fruits, et jusqu'à des fleurs !... N'est-ce pas, vous l'avouerez, une merveille, un conte des fées, que cet admirable voyage ? Pourquoi donc, Emile, n'en faites-vous point partie ? Pourquoi vous, que nous nous étions tous habitués à aimer comme un frère, n'êtes-vous point associé à nos joies et à nos aventures de traversée ? Car j'espère bien que nous aurons des aventures. Adieu, nous vous écrirons à notre première relâche. ”

Sara fut en effet fidèle à sa promesse, et trois mois après, une lettre écrite en Portugal, puis plus tard une autre datée de l'île de Madère, et une troisième du Sénégal, vinrent m'attester que mes voyageurs ne m'oubliaient point et gardaient un tendre souvenir de moi.

A un an de là, après six mois d'un silence absolu et dont je m'inquiétais vivement, des nouvelles de lord Ellis et de miss Sara arrivèrent encore à Cambrai. La famille anglaise, après avoir séjourné quelque temps à l'île de Sainte-Hélène, s'était remise en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Au cap de Bonne-Espérance ils chargèrent un bâtiment qui mettait à la voile pour la France d'un paquet de lettres pour moi, paquet qui me fut remis après de longues vicissitudes et dans lequel miss Sara se félicitait de voir chaque jour s'approcher le terme de leur voyage.

“ Après quelques semaines de repos, disait-elle, nous partirons pour Batavia, et de Batavia au Port-

Jackson la traversée est courte, en comparaison de l'immense route que nous avons parcourue à travers les mers. Si nous trouvons une occasion pour vous écrire de cette île, nous le ferons, Emile ; dans le cas contraire, attendez-vous à recevoir de nos nouvelles sitôt que nous aurons embrassé la pauvre Diana. ”

Cette lettre fut la dernière, et dès lors je passai des semaines, des mois et plus d'une année entière dans les transes de l'attente, de l'incertitude et du désespoir. En vain, pour me consoler et pour tromper la douleur qui me poursuivait, ma mère essayait-elle d'expliquer un si cruel manque de nouvelles par des lettres perdues ; une voix secrète détruisait toutes ces ingénieuses suppositions et me criait que je ne reverrais plus ceux que je chérissais tant et qu'un grand malheur avait assurément frappés.

Bien des années s'écoulèrent pendant lesquelles... Tu sais ma vie, Georges, mon séjour au collège, mes projets d'École Polytechnique et ma vie laborieuse et douce. Durant cette longue période d'années, durant cette succession de travaux, de préoccupations et de sollicitudes, naturellement la pensée de lord Ellis, sans s'effacer complètement de ma mémoire, n'y resta plus que comme un vague souvenir vers lequel mon imagination se reportait avec mélancolie.

Il y a huit jours, mes affaires m'appelèrent à Paris, et quelques relations que j'ai avec l'ambassadeur d'Angleterre me valurent une invitation à l'une de ses soirées. A peine arrivé je remarquai un jeune homme d'une beauté pleine de distinction et dont les traits me rappelèrent la physionomie de lord Ellis. Ce jeune homme s'entretenait avec deux dames, dont l'une semblait âgée de vingt-six ans, tandis que l'autre n'en comptait guère que vingt ; chacune d'elles présentait un caractère de grande beauté, mais tout-à-fait différent. L'aînée, pâle et le front empreint de je ne sais quelle vague tristesse, offrait dans ses moindres gestes une force et une majesté que secondaient merveilleusement sa haute taille ; l'autre, au contraire, souple et grêle, conservait tous les caractères de la jeunesse, et ne permettait point que l'on vit sans émotion sa longue chevelure blonde, ses yeux bleus et son sourire naïf et plein de grâce.

Je m'informai diverses fois du nom de ces étrangers sans pouvoir l'apprendre ; personne, ou du moins peu de monde, les connaissait à Paris. Sans doute ils ne se trouvaient arrivés que depuis quelques jours.

Cependant, plus je regardais le jeune homme, plus je retrouvais dans ses traits, et jusque dans ses moindres gestes, mille vagues souvenirs de lord Ellis. Enfin cette préoccupation s'empara tellement de lui que je ne pus y tenir plus longtemps et que je prononçai tout haut, derrière l'étrangleur le nom de John Ellis.

Le jeune homme se retourna brusquement et vit avec surprise un inconnu qui lui tendait la main avec émotion.

“ John, lui disais-je, John, avez-vous donc tout-à-fait oublié Cambrai et Emile ? ”

Tandis que le jeune Anglais écoutait ces paroles avec étonnement, les deux dames, qui les avaient entendues, vinrent à moi et me dirent :

“ Nous ne l'avons point oublié, nous ! ”

Et elles serrèrent affectueusement ma main que j'avais tendue à leur frère... car c'était Sara, c'était Nelly, c'étaient les enfants de lord Ellis.

“ Ce n'est point ici un lieu bien favorable à une reconnaissance, dit Sara en s'apercevant que quelques curieux rôdaient à l'entour du groupe que nous formions tous les quatre ; venez nous voir demain matin à l'hôtel Meurice, où nous sommes arrivés depuis quelques jours seulement ; nous y reprendrons notre entretien, et vous y recevrez, Emile, de bien étranges et de bien douloureuses confidences. ”

En disant cela, elle me salua de la main et me laissa impatient de connaître le récit des aventures que me promettaient mes amis d'enfance.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je mis une grande exactitude à me trouver au rendez-vous qui m'avait été offert la veille. Sara, Nelly et John me firent l'accueil le plus cordial et le plus tendre.

Je termine ici cette lettre déjà bien longue, mon cher Georges ; mais je la reprendrai demain, car le récit que je te fais a des rapports trop directs avec mes rêves secrets de bonheur pour que je l'épargne un seul mot.

A toi,

EMILE.

## XIII.

## ÉMILE A GEORGES.

Je reprends mon récit d'hier, Georges.

"Vous devez être bien surpris de me revoir, me dit Sara, et cependant à nos yeux c'est un miracle plus grand encore, car depuis notre séparation nous avons été soumis à de bien cruelles épreuves, et la fortune a épuisé sur nous tous ses caprices et toutes ses souffrances.

"Ma dernière lettre, vous le savez, était datée du cap de Bonne-Espérance. De là nous nous rendîmes à Batavia, où nous touchions presque au terme de notre voyage. Encore quelques jours de traversée, nous débarquions à Botany-Bay, où nous devions trouver l'infortunée Diana. Notre départ de Batavia s'effectua, comme le reste de notre voyage, sans périls, sans privations, sans inquiétudes; notre éducation n'avait même souffert en rien d'une si longue traversée, et, grâce à la tendre sollicitude de mon père, grâce aux soins de notre active et bonne gouvernante mistress Scott, si parfaite musicienne, comme vous le savez, ma sœur et moi, nous n'avions cessé de faire des progrès constants jusqu'à devenir des pianistes assez supportables. Mon père trouvait beaucoup de plaisir à faire de la musique avec nous, et nous passions presque toutes nos soirées à nous livrer à cette agréable distraction.

"Le troisième jour de notre départ de Batavia, vers neuf heures du soir, comme nous étions à exécuter une symphonie de Beethoven, le vaisseau commença à éprouver une agitation qui nous obligea de suspendre notre concert; mon père monta sur le pont pour s'informer de la cause de si violentes secousses, et tarda si longtemps à revenir que, dans notre inquiétude, nous allâmes le rejoindre. O Emile! quel spectacle épouvantable frappa nos yeux! La pluie tombait par torrent, le vent soufflait avec violence, et les vagues, horriblement agitées, entraînaient le bâtiment sans qu'il fût possible de lui donner aucune direction. Le capitaine, pâle et désespéré, ne savait quels ordres donner, et les matelots restaient plongés dans une stupéfaction silencieuse qui se changea tout à coup en un cri de terreur et de mort... Le navire venait de se briser contre un rocher.

"Tandis que chacun se lamentait autour de lui, mon père, avec le sang-froid que vous lui connaissez, vint à nous, nous déponilla des vêtements qui pouvaient nous gêner, et façonna à la hâte un radeau; car la foule se jetait dans la chaloupe, et l'encombraient de manière à la faire bientôt couler bas. Puis il nous attacha forte-

ment sous les bras sur le radeau, et attendit que la crise se décidât.

"Jusqu'au point du jour le navire, dont la quille se trouvait, disait-on, tout-à-fait brisée, resta soutenu par les rochers au milieu desquels il s'était engagé; mais au point du jour les vagues, qui ne cessaient de le battre avec persévérance, l'enlevèrent de cet abri, et l'eau gagna de toutes parts. Alors mon père nous ordonna de recommander notre âme à Dieu, lança le radeau sur lequel nous nous trouvions à la mer et s'y précipita en même temps. Vous dire ce que nous éprouvâmes alors, Emile, serait au-dessus de mes forces!... Longtemps notre frêle embarcation resta le jouet des flots qui nous couvraient à chaque instant et nous emportaient à leur gré... Cependant la mer perdit sa violence, et mon père, qui s'était jusqu'alors borné à nous maintenir au-dessus du radeau, se mit à faire quelques efforts pour nous diriger vers la côte, qui n'était pas éloignée de plus d'une demi-lieue; ses efforts réussirent au-delà de nos espérances, car un quart d'heure après notre radeau s'arrêta sur le sable, mon père dénouait nos liens, et nous pouvions en liberté nous avancer vers un rocher qui nous offrait un asile.

"Ce fut alors que des cris lamentables s'élevèrent non loin de nous, et que nous vîmes, à deux cents pas environ, notre vieille gouvernante attachée à un débris de mât qu'elle serrait dans ses bras; elle nous avait aperçus et appelait mon père à son secours.

"Milord, s'écriait-elle, ne me laissez pas périr; prenez pitié de moi au nom du ciel! après Dieu je n'espère qu'en vous."

"Mon père ne put entendre sans émotion cette voix lamentable et résolut de sauver mistress Scott. En vain nous le supplîâmes de ne point s'exposer à de nouveaux périls; il nous répondit qu'il y aurait lâcheté à laisser périr sans secours une infortunée qui allait se briser contre les rochers, faute de savoir diriger le mât auquel elle se tenait, et il se jeta à la mer. Bientôt il atteignit à la nage mistress Scott... Celle-ci lâcha le mât pour s'accrocher à mon père... Nous les vîmes un instant se débattre sur les flots... puis ils disparurent... Et nous restâmes là trois pauvres orphelins, sans abri, sans secours, sur un rocher nu où nous avait jetés la tempête!

"D'abord la consternation et le désespoir causé par la mort de notre père nous plongèrent dans un abattement qui dura quelques heures; mais, à la vue de ma jeune sœur et de mon frère, condamnés à périr si je ne m'armais de force et de courage, je sentis ma faiblesse m'abandonner et je ré-

solus de faire tous les efforts possibles pour les sauver du péril affreux qui les attendait.

"Mon Dieu! m'écriai-je, ne nous abandonnez pas! et puisque vous avez rappelé notre père dans les cieux, daignez devenir le nôtre, et protégez-nous dans les épreuves auxquelles nous soumet votre Providence!

"Sans doute que le père des hommes écouta ma prière et envoya, pour me soutenir et m'envelopper de ses ailes, un de ses anges divins; car non seulement je me sentis plein de courage, mais encore je communiquai ce courage à John et à Nelly qui tous les deux me prirent par la main et s'avancèrent avec moi vers une forêt qui apparaissait à cinq ou six cents pas du rocher où nous nous trouvions.

"Arrivés dans la forêt, mon premier soin fut d'examiner les arbres qui se trouvaient autour de nous et de voir le parti que nous pourrions en tirer pour notre nourriture; car la chaleur du climat nous rendait moins impérieux et moins urgent le besoin de nous vêtir que celui de manger, quoique nous n'eussions pour nous couvrir que des chemises déchirées par les vagues et par les rochers contre lesquels nous avions abordé.

"Les arbres qui frappèrent d'abord mes regards et qui me parurent les plus nombreux présentaient des feuilles ovales et luisantes, au milieu desquelles apparaissaient de grandes fleurs à cinq pétales, d'un blanc soufre, et d'où s'exhalait un parfum délicieux (magnolia à fleurs brunes); mais il ne pouvaient nous être d'aucune utilité. Nous ne trouvâmes pas plus de ressources dans les gigantesques casuarina qui s'élevaient dans les airs à plus de cent vingt pieds, et qui, au lieu de feuillage laissaient pendre autour de leurs rameaux de longs crins verts rappelant la forme de queues de cheval. Ces géants végétaux étaient dépassés encore en hauteur par des eucalyptus se dressant à cent cinquante pieds au moins; les feuilles de ce dernier arbre sont couleur bleu de mer et comme saupoudrées de farine.

"Nous fûmes plus heureux avec le jaubosier, arbrisseau de quatre pieds; parmi ses rameaux à petites feuilles oblongues nous trouvâmes des baies rouges dont le goût, à la fois aigrelet et sucré, nous rappela la cerise et servit à calmer la soif dévorante qui desséchait nos bouches.

"Un peu moins souffrants, nous avançâmes davantage dans la forêt, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu de dattiers, de palmiers et de cocotiers. Je connaissais ces deux arbres et savais combien leurs fruits étaient exquis et nourrissants; mais comment parvenir à les cueillir au

sommet d'arbres aussi gigantesques pour nos petites tailles ? Enfin, nous fûmes assez heureux pour trouver au pied de quelques-uns d'entre eux une certaine quantité de dattes et dix ou douze noix de coco que nous ramassâmes. Les dattes furent bientôt mangées ; quant aux cocos, ils furent rassemblés auprès d'un rocher jusqu'à ce que nous eussions trouvé le moyen de les ouvrir et de nous en approprier la chair exquisite et nourrissante.

Cependant nous n'étions pas sans terreur pour la nuit ; nous voyions à chaque instant des animaux de forme singulière bondir à travers le feuillage, et mille cris étranges et sinistres se mêlaient au murmure des vents qui balançaient les rameaux. Enfin le jour commençait à baisser, et vous pouvez juger de l'effroi que devaient éprouver trois faibles enfants perdus, sans défense, au milieu de cette solitude sauvage et que peuplaient sans doute les animaux les plus féroces. John se mit à pleurer et Nelly se serra contre moi, appelant notre malheureux père à son aide, comme si naguère nous n'avions point été les témoins de la mort de ce protecteur chéri. Je me sentais moi-même pleine d'inquiétude, mais la nécessité de calmer la peur des deux enfants et de les mettre à l'abri du danger me donna la force de surmonter mes propres craintes, et je me mis à chercher un lieu qui pût nous offrir pendant la nuit un asile à peu près sûr contre les attaques des animaux.

Nous étions trop faibles et trop inhabiles à ce genre d'exercice pour tâcher de grimper sur un arbre, je me décidai donc, après quelques instants de recherche, en faveur d'un énorme buisson formé par quatre ou cinq arbustes de même espèce, et qui, en entrelaçant leurs feuilles longues de quatre pieds environ et armées de trois fortes épines, formaient une sorte de cage dans laquelle il s'agissait seulement de pénétrer. Une fois là en supposant qu'ils nous y découvrirent, les bêtes féroces se trouveraient arrêtées de toutes parts par les épines. Ces arbres, j'ai su depuis leurs noms, étaient des zamia.

Je cueillis et fis cueillir à Nelly et à John de larges feuilles dont ils s'enveloppèrent, en les roulant cinq ou six fois, les bras, le corps, les jambes et le visage ; puis ils s'en entourèrent les mains comme pour se procurer de gros gantelets. Quand ils se trouvèrent ainsi moins exposés aux blessures des épines de zamia, à l'aide d'un bâton de bois mort que je trouvai à terre, je parvins à soulever quelques branches des arbustes et à faire entrer les enfants dans le creux que formaient les rameaux au milieu. John et ma sœur s'y introduisirent sans

accident, et, une fois arrivés, soutinrent les branches de manière à me faciliter la possibilité de les rejoindre. Enfin réunis dans cet asile où nous pouvions goûter sans inquiétude un peu de sommeil, rendu bien nécessaire par tant de fatigues, nous adressâmes notre prière à Dieu et ne tardâmes point à nous endormir dans les bras les uns des autres.

Telle fut, Emile, la vie que nous menâmes pendant les quinze premiers jours qu'il nous fallut passer dans cette forêt, où nous étions assurément les premières créatures humaines qui en troublèrent la solitude profonde.

Au bout de quelques temps nous nous familiarisâmes avec notre position, et je conçus le dessein de la rendre moins pénible et moins incommode. L'expérience nous avait appris que nous n'avions rien à craindre des animaux qui peuplaient cette forêt : les plus redoutables étaient de gros singes qui ne cherchaient ni à nous nuire ni à nous fuir, et qui venaient, chaque matin, récolter les fruits des palmiers et des cocotiers sans prendre garde à nous. Leur arrivée, loin de nous faire peur, nous causait de la joie, car nous n'avions eu jusqu'alors d'autre nourriture que les fruits qu'ils laissaient tomber en les cueillant. Quelquefois aussi, nous voyions se dresser, à travers le feuillage, la tête vive et les longues oreilles de quelque kangourou qui nous regardait avec un grand sérieux, et tout à coup bondissait par un saut brusque et prenait sa course vers quelque autre coin de la forêt, en s'aidant de sa queue comme d'un levier et d'un point d'appui. Quant aux voix sinistres et aux cris dont nous nous étions si fort épouvantés pendant les premières nuits, nous reconnûmes bientôt qu'ils provenaient des perroquets sans nombre qui peuplaient la forêt, et dont à chaque instant nous voyions des nuées s'abattre sur un arbre qu'ils d'ouvraient de tous ses fruits. Plus effrayés que les singes eux-mêmes, notre présence ne les arrêtait point, et j'en ai vu souvent venir cueillir des baies sur un jambosier près duquel nous nous trouvions couchés.

Sans crainte sur les attaques nocturnes des animaux, nous pouvions donc songer à une habitation moins impénétrable et plus commode. Un cecy ne tarda point à nous l'offrir au milieu de ses longues et fortes racines qui partaient du tronc comme les cordages d'un mât, et qu'avaient mises à nu, sans doute, les eaux d'un torrent. En enlevant quelques pierres et en achevant de débarrasser les racines des restes de terre qui les encombraient, nous parvîmes, après deux jours de travail, à nous procurer la carcasse d'une jolie habitation

en forme de tente, large de six à huit pieds, et qui ressemblait à un immense entonnoir renversé.

Restait à couvrir cette carcasse. Nous le fîmes avec des feuilles de bananier ; une litière de lycopode, énorme mousse, nous procura des lits bien doux en comparaison de la terre sur laquelle nous couchions dans le buisson de zamia. Après un bon repas de dattes et de baies de jambosiers, nous nous endormîmes en bénissant la Providence qui nous envoyait ce bien-être.

Aussi, le lendemain matin, nous nous éveillâmes dispos et pleins de courage. Il nous fallut d'abord enlever et remplacer les feuilles de bananier qui couvraient notre cabane et qui se trouvaient déjà flétries entièrement. C'était un travail pénible et que nous auraient évité des feuilles de palmier employées au même usage, car ces feuilles étaient plus fortes et présentaient presque la consistance et l'élasticité des claies d'osier ; mais elles se trouvaient au sommet des arbres qui les portaient, et nous ne pouvions y atteindre. Il fallut donc renoncer, provisoirement du moins à l'espoir de nous en servir.

Je vous ai dit, Emile, que les vêtements que nous avait laissés notre père, en nous attachant sur le radeau, se trouvaient déchirés et ne pouvaient plus nous être d'aucun usage. Malgré la douceur du climat, par un sentiment de pudeur bien naturel, je souffrais de nous voir à la veille de manquer tout-à-fait de vêtements, et je résolus de nous faire des robes, ou du moins des sortes de vestes sans manches, au moyen de larges feuilles. Je commençai par John que je dépouillai des débris de sa petite blouse. Tandis que je me livrais à ce soin, quelque chose tomba sur la pierre où j'avais placé mon petit frère afin de le déshabiller plus commodément. C'était une boucle en acier. Nelly accourut pour s'en servir comme d'un jouet, car l'heureuse enfant, grâce à l'insouciance de son âge, s'était remise à folâtrer et à jouer comme elle le faisait en Angleterre, au temps le plus paisible de la vie opulente que nous y menions. Elle saisit la boucle avec tant de vivacité qu'elle se piqua le doigt à l'ardillon. Par un mouvement de colère et de douleur, elle lança loin d'elle l'objet qui l'avait blessée... La boucle alla heurter fortement contre une pierre et de ce choc jaillirent des étincelles sans nombre... A cette vue, vous pouvez vous figurer ma joie, car nous avions les moyens de nous procurer du feu ! La Providence, qui, sans doute, s'était servie à dessein du hasard pour nous accorder ce nouveau bienfait, ne laissa point le prodige incomplet... Un gros champignon desséché s'était trouvé près

de la pierre, avait reçu les étincelles et présentait déjà une large masse de feu, que nous augmentâmes encore et fîmes bientôt flamboyer à l'aide de feuilles mortes et de petits rameaux desséchés.

*A continuer.*

—:o:—

## DU BIEN ET DU MAL EN MUSIQUE.

*Courtes réflexions adressées par un amateur aux pères et aux mères de famille qui font étudier la musique à leurs enfants.*

"Tout père chrétien et toute mère chrétienne ne devraient-ils pas s'occuper sérieusement de ce qui constitue le mal en musique, afin d'en préserver les enfants que Dieu leur a donnés en dépôt?"

I

J'ai pensée que cette phrase, commentée et sérieusement méditée par les chefs de famille qui font étudier la musique à leurs enfants, pourrait leur être d'une grande utilité.

II

Souvent vous faites étudier la musique à un enfant qui n'a aucune disposition pour cet art: Voilà le mal.

Quelquefois vous ne donnez pas à un enfant, qui a de grandes dispositions, les moyens de cultiver ses talents naturels: Voilà encore le mal.

III

Assurez-vous par vous-mêmes, ou d'après l'autorité de personnes compétentes, que votre enfant a ou n'a pas de dispositions pour la musique. Voilà le bien.

IV

Faites étudier à votre enfant les principes du *solfège* et de la *lecture musicale* avant de vouloir lui faire jouer des quadrilles ou des valses: Voilà le bien.

V

Si votre enfant a de la voix, faites-le chanter, mais pas trop, car il perdra bientôt sa voix si vous lui fournissez l'occasion de la forcer avant la *mue*, — c'est-à-dire, l'époque où la voix change pour prendre un certain timbre qu'elle conservera toujours: Voilà le bien.

VI

Vous êtes trop fier des dispositions de votre enfant. C'est un grand mal. Rappelez-vous la fable du hibou qui disait à l'aigle:

"Mes petits sont mignons  
"Beaux, bien faits....."

Voilà le mal.

VII

Votre enfant est parvenue, après plusieurs années, à chanter avec mauvais goût un grand air de Robert le Diable: "Grâce, grâce, Robert!" De grâce! ayez pitié d'elle et des personnes qui doivent l'entendre, ou vous tombez encore dans le mal, car votre enfant ne sait pas lire la musique. Et déjà elle s'est cassé la voix! Voilà le mal.

VIII

Votre enfant joue 15 notes de plus à la minute que celui de votre voisin... Mais il ne comprend pas un mot de ce qu'il joue. Voilà le mal! voilà le mal!

IV

Votre enfant a pris l'habitude de frapper si fort sur le piano, que, lorsqu'il joue au salon, il vous est impossible de travailler dans votre chambre: Voilà un mal et un très grand mal.

X

Votre fille emploie à son piano les trois quarts du temps qu'elle devrait employer à apprendre à coudre: Voilà le mal.

XI

Votre enfant aime la musique, et joue avec goût des morceaux qui ne sont pas au-dessus de ses forces: il fera des progrès si vous le faites instruire convenablement, et déjà vous avez bien commencé: Voilà le bien.

XII

Vous avez dépensé 50 piastres par année pour apprendre la musique à votre enfant. Mais il peut tous les soirs vous donner une heure de distraction agréable à vous et à lui-même: Voilà le bien!

XIII

Votre enfant consacre à l'étude de son instrument les heures que d'autres emploient à la promenade et à des conversations frivoles. Voilà le bien!

XIV

Votre fils reste chez lui le soir à étudier un morceau qui lui plaît, au lieu d'aller à la taverne ou à la salle de billard: Voilà le bien! voilà un grand bien!

XV

Soignez donc l'éducation musicale de vos enfants. Faites les commencer par le commencement et choisissez de bons maîtres. Vous aurez atteint un bien bon résultat pour eux et même pour vous: Voilà le bien!

Ainsi-soit-il!

X. Y. Z.

—:o:—

Nous croyons faire plaisir à un grand nombre de nos lecteurs qui ne reçoivent pas *L'Opinion Publique* en reproduisant l'entrefilet suivant:

"La réception faite à Québec au gouverneur-général et à la princesse a été digne de Québec, la ville la plus aimable et la plus française sous le rapport de la politesse et des manières comme de l'origine, de toute l'Amérique. Il n'y a pas une ville où on sache aussi bien dire et faire les choses.

Nous avons fait l'éloge de la réponse faite par le marquis à l'adresse de la Corporation; nous devons ajouter que les adresses elles-mêmes, celle surtout de l'Université-Laval, étaient des modèles de style, d'élégance et de délicatesse. Vive Québec!"

## QUESTION.

M'en allant à Ste. Anne j'ai rencontré sept femmes, chaque femme avait un sac, dans chaque sac il y avait une chatte, chaque chatte avait un petit; j'ai vu sept chattes, sacs et femmes, combien il y en avait-il qui s'en allait à Ste. Anne.

Réponse:—Un, puisque j'étais le seul qui allait à Ste. Anne, les femmes allaient dans une autre direction.

—:o:—

Alfred de G\*\*\* rencontra dans un bal, une jeune demoiselle dont la charmante figure et la tournure gracieuse et modeste, firent sur lui une telle impression, qu'il en devint subitement épris et qu'il résolut de la demander en mariage. Il fut bien accueilli, et le jour de la cérémonie allait être fixé lorsqu'une réflexion un peu tardive, lui fit demander des renseignements à un vieux monsieur, qu'on lui dit être un vieil ami de la famille, de celle qui l'occupait pour le moment.

Il commença ainsi:

—Mlle. X\*\*\* est sage, n'est-ce pas?

—Vous m'étonnez beaucoup, répondit le vieux monsieur.

Alfred fit un bond de 14 pouces, mais reprit avec un peu plus de calme.

—Au moins, n'a-t-elle jamais fait parler d'elle?

—Vous m'étonnez beaucoup.

Nouveau bond de surprise, nouvelle question

—Son mari, si elle en trouvait un, malgré ces légers inconvénients de son passé, serait assuré de vivre heureux?

—Vous m'étonnez beaucoup.

—Mais enfin, insista Alfred, irrité de ce laconisme qui laissait tout à penser, que diable, elle ne serait pas capable de le tuer peut-être?

—Vous m'étonnez beaucoup!

—Elle n'a jamais assassiné personne!

—Vous m'étonnez beaucoup!

Grâce à ces réponses ambiguës, Alfred s'empressa de rompre son mariage.

Quelques jours après, il apprit que la jeune fille qu'il avait failli épouser était charmante, bonne, douce, douée enfin de toutes les vertus, le vieux bonhomme qu'il avait interrogé était sourd comme un pot, depuis quinze ans, il ne faisait pas d'autre réponse, de peur de dire des sottises.

Alfred a voulu raccommoquer les choses; mais le père, qui n'est pas sourd, et qui ne manque pas d'esprit, lui a répondu en lui montrant la porte:

Vous m'étonnez beaucoup.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jedis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.